

sacrée rendre à l'Auteur de tout Bien l'hommage de sa reconnaissance ! Lorsque les diverses sociétés, décorées de leurs ingénieux emblèmes, et les membres les plus distingués de la magistrature, du barreau et de l'éducation, se font un bonheur et une gloire de professer au pied des autels, en leur propre nom et au nom de leurs concitoyens, la sincérité de leur Patriotisme et de leur foi, pendant que le Bourdon, cette noble voix de la Cité Catholique, fait éclater au loin ses accents d'allégresse, que le vrai croyant ne peut entendre sans que son cœur tressaille jusque dans ses fibres les plus intimes !

Vraiment, il faut l'avouer, nous vivons ici dans une atmosphère toute imprégnée d'un parfum de foi et de catholicisme ! Nous n'apprécions pas assez notre bonheur, accoutumés comme nous sommes à vivre dans ce milieu ; mais lorsqu'après un long séjour dans les pays où l'indifférence a établi son empire glacé, l'on vient à respirer l'air si pur de Ville-Marie, oh ! comme le cœur se dilate alors et déborde d'une joie indicible !

C'est donc en vain que l'Hérésie verse l'or à pleines mains et colporte de chaumière en chaumière ses feuilles et ses brochures ! c'est en vain que l'Incrédulité, ce monstre dont naguères encore Montréal ne connaissait pas même le nom, s'efforce de passer les lignes ou de franchir l'Océan pour venir s'acclimater au milieu de nous ! Peut-être ces deux antagonistes de la Vérité verront s'enrôler sous leurs drapeaux quelques adeptes, dont l'intelligence était d'avance obscurcie par l'ignorance ou la corruption du cœur ; nous ne leur envions point de pareilles conquêtes. Mais le peuple Montréaliste en masse, depuis les humbles artisans de nos faubourgs jusqu'au degré le plus élevé de l'échelle sociale, demeure toujours attaché par la conviction la plus profonde et les affections les plus intimes à la croyance et à la pratique de cette Foi, qui depuis deux siècles a toujours fait sa gloire et son bonheur.

Permettez-moi d'indiquer en passant une réflexion frappante. Des amateurs de paradoxes soutiennent parfois, comme un axiôme inconteste, que le catholicisme est ennemi des lumières, que la foi et la science sont aussi incompatibles que la nuit et le jour. Cette assertion mensongère, tant de fois réfutée par l'histoire de tous les siècles, reçoit ici surtout un démenti éclatant. Montréal est une cité de foi ; c'est évident ; et cependant qui pourrait dire qu'elle fut jamais une cité de ténèbres et d'ignorance ?

Bien différente des autres colonies, qui, pour l'ordinaire, à leur naissance, toutes préoccupées des intérêts matériels, ne peuvent guère s'occuper de l'éducation de la jeunesse, Ville-Marie avait une institutrice, Marguerite Bourgeoys, venue toute exprès de France, lorsqu'à peine on avait un ou deux enfants à lui confier. (1) Il faut l'entendre elle-même raconter dans ses Mémoires avec quels transports de joie elle accueillit la première écolière

(1) Marguerite Bourgeoys, en arrivant à Montréal en Novembre 1653, prit avec elle chez M. de Maisonneuve, deux petits enfants entre quatre et cinq ans, Jeanne Loysel née à Montréal le 21 juillet 1649, et Jean Desroches, né le 11 décembre 1649, et tous deux baptisés à la paroisse de Ville-Marie. Ce ne fut qu'en 1657, que le nombre des enfants s'étant augmenté, elle quitta la maison du Gouverneur, pour établir des écoles en règle. (*Servantes de Dieu*, p. 45.)